

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	Paraisant le <b>JEUDI.</b>	<b>NUMERO 28.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

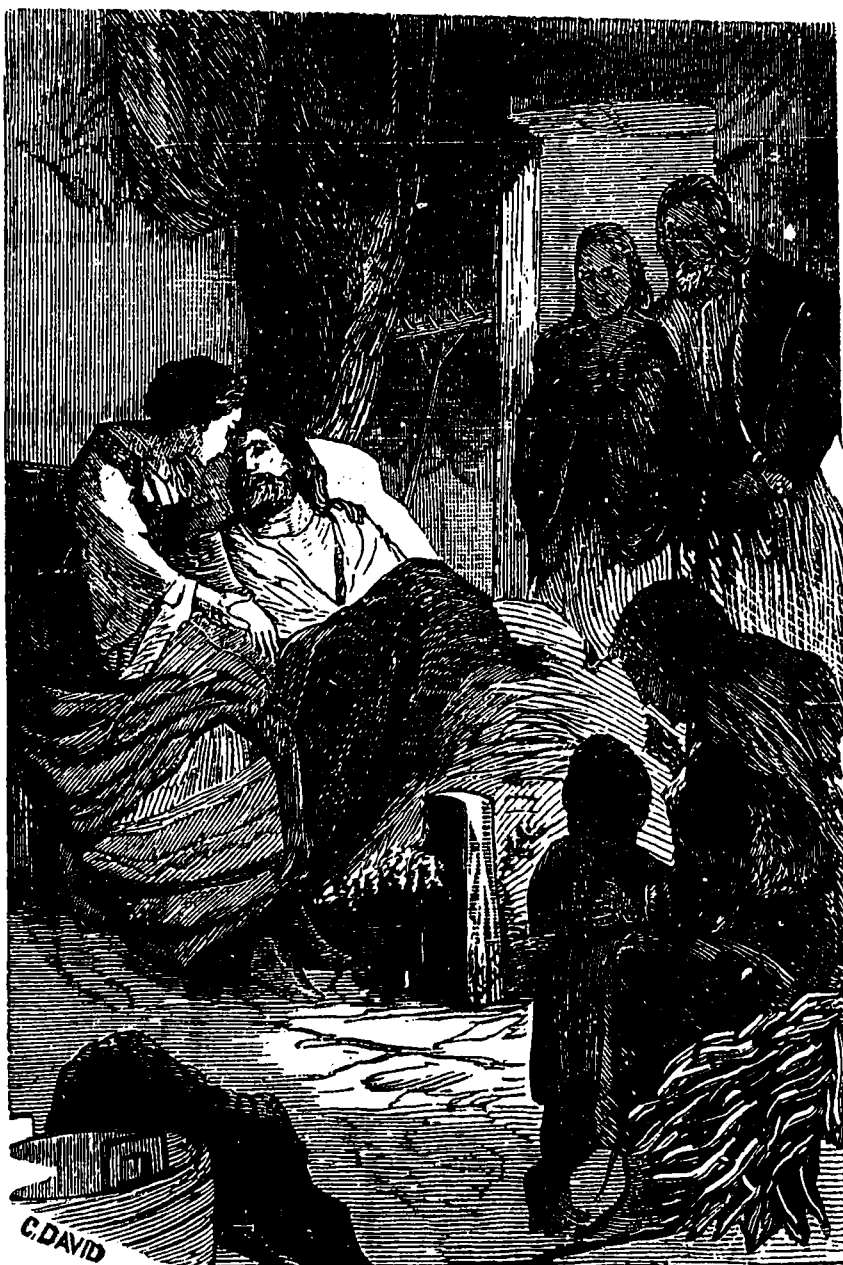
XXIV

(Suite)

La journée s'écoula de la sorte, et lorsque le soleil, déjà bas à l'horizon, empourpra de ses rayons obliques le faite des grands chênes, et que la tribu fut rassemblée prête à partir, il la réunit autour de lui. Il lui rappela une dernière fois les règles de conduite et les enseignements qu'il lui avait tant de fois donnés; il lui fit, d'une voix émue, des adieux qu'il savait être irrévocable; puis, tandis que la file des chariots s'ébranlait pour partir, il prit son bâton de voyage et s'engagea lentement, avec Léon, dans une allée qui conduisait à la lalle, emportant pour toutes ressources quelques pièces d'or dans sa ceinture.

Il avait pris le chemin de Guéméné-Penfes. Il

ne voulait pas partir sans revoir Lalande. Il le trouva seul avec d'Availles dans la maison qui lui avait servi de retraite. Edouard, en apprenant la mort de son père, avait demandé à



être transporté à Erbray, et Mme de Trévenec l'y avait suivi avec Marguerite et Isidora.

— Non, Pharold, vous ne nous quitterez pas, dit Lalande, lorsque le bohémien lui apprit sa résolution. Vous êtes né à Montbrun; votre jeunesse s'y est écoulée au milieu d'une famille d'adoption, que vous y pouvez retrouver presque toute entière, et c'est là que vous devez finir vos jours, à la place que vous ont marquée au milieu d'elle la reconnaissance et l'amitié.

Un pâle sourire éclaira un instant le visage de Pharold. Mais il secoua la tête.

— Il me suffit que cette place vous me la gardiez dans vos cœurs, dit-il doucement. J'ai payé ma dette de reconnaissance et rempli ma tâche.

Il s'était éteint sans souffrance dans les bras de la jeune femme. (Page 267, col. 1.)

Ceux qui sont morts peuvent désormais dormir tranquilles dans leurs tombes; le bonheur de ceux qui vivent est assuré autant qu'un bonheur humain peut l'être, et votre père, Lalande, et

vosre sœur bien-aimée, quand je les retrouverai dans les mondes inconnus où s'accomplissent ses nouvelles existences, n'auront pas un reproche à m'adresser. Ne m'en demandez pas davantage. Nous ne sommes pas enfants de la même race, et si votre place, à vous, est au milieu des foules, dans ces maisons de pierres que se bâtit l'orgueil des hommes, la mienne est sous cette voûte étoilée que Dieu étend sur les têtes de toutes ses créatures, dans les déserts où la nature, vierge encore de toute souillure humaine, garde dans sa pureté radieuse l'empreinte des mains divines qui l'ont façonnée, et célèbre, par toutes ses voix, l'Être tout-puissant dont elle est l'œuvre éternellement jeune et vivante!

—Et où comptez-vous aller, Pharold? demanda d'Availles avec une curiosité dont il ne fut pas maître.

—Où je vais? répondit le bohémien en relevant la tête avec fierté. A la terre bénie où les premiers hommes ont bégayé leurs premières paroles, et d'où sont émancées, à travers les âges, comme d'une source intarissable, toute science et toute lumière, dans ces plaines de l'Orient où mes ancêtres ont jadis possédé des empires auprès desquels les vôtres sont ce que l'herbe des prairies est aux chênes des forêts et où vivent tous les jours ceux qui conservent le trésor de leurs traditions. C'est là que je veux mourir, après avoir retrempe mon âme dans ce foyer d'éternelle vérité, et vous ne m'accuserez pas d'ingratitude, Lalandec parce que j'ai cédé à ce dernier désir de mon cœur. Chaque homme a sa destinée qu'il doit accomplir. Laissez-moi suivre la mienne.

Lalandec avait trop longtemps vécu dans les déserts de l'Amérique, au milieu de leurs tribus sauvages, pour ne pas comprendre les sentiments du bohémien. Il le regarda, et lisant dans ses yeux une inébranlable résolution, pour toute réponse, il lui tendit les bras.

Le bohémien s'y précipita, et ces deux hommes à l'âme si ferme, au cœur si intrépide, se tinrent un instant embrassés en pleurant comme deux enfants.

Enfin Pharold s'arracha à cette étreinte et après avoir pieusement porté à ses lèvres la main de Lalandec, il s'éloigna d'un pas ferme et assuré, mais en serrant sur son cœur avec une force convulsive le bras de Léna, maintenant le seul être au monde qui pût l'aimer et le soutenir dans sa route vers la tombe.

—Pauvre homme! dit d'Availles lorsque le bohémien eut regagné la route; je ne puis m'empêcher de le plaindre. Il laisse le bonheur derrière lui et il l'a sacrifié à de vaines illusions.

—Ne le plaignez pas, colonel, répartit vivement Lalandec, car il a foi en ces illusions, et la foi donne le seul bonheur qui ne s'épuise jamais. Il a conservé intact le trésor des croyances de son enfance, et dans ce trésor qu'il emporte il trouvera tous les jours, s'il souffre, une consolation, et si le malheur ou le découragement l'atteignent, une espérance. Qui de nous en pourrait dire autant de lui-même?

Et tournant les yeux vers le bohémien qui s'en allait d'un pas vaillant avec sa compagne sur la route qui déroulait devant lui son interminable cordon blanchâtre, et dont la poussière étincelait, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, il le suivit longtemps d'un regard pensif et mélancolique.

## CONCLUSION

Près d'un an s'était écoulé depuis les événements que nous avons racontés, et le temps avait à Trévenec et à Montbrun, comme partout, accompli son œuvre. Il avait amené à sa suite sinon l'oubli, du moins la résignation, et la vie y avait repris son cours habituel.

Grâce aux précautions prises par Lalandec, rien n'avait transpiré au dehors des secrets de la famille. La mort même du comte avait été présentée comme un accident naturel, et attribuée à la rupture d'un anévrysme, rupture suffisamment expliquée par les violentes émotions qui lui avaient coup sur coup causées la disparition de son fils et le retour de Lalandec.

On avait même laissé entrevoir qu'il existait entre ces deux événements une liaison secrète, et qu'Edouard, désireux de conquérir les bonnes grâces du père de Marguerite, s'était mis à la disposition de ce dernier, à l'insu du comte d'Erbray, et l'avait aidé à dissimuler sa présence dans le pays jusqu'au jour où il lui avait été permis de s'y montrer.

Ces explications avaient été généralement acceptées. Mais s'il est vrai de dire qu'il n'y a point de fumée sans feu, c'est-à-dire de bruit qui n'ait sa source dans un fait véritable, il ne l'est pas moins que tout feu ou tout événement, si bien enfoui qu'il puisse être, laisse toujours percer une trace imperceptible de fumée qui n'échappe point à l'odorat subtil de la malveillance. Aussi des bruits sourds avaient-ils couru et s'était-on conté tout bas certaines histoires qui ne s'éloignaient guère de la vérité.

Mais faute de preuves, ces bruits étaient tombés d'eux-mêmes, et la parfaite honorabilité de la famille, la sympathie acquise à Lalandec par ses éminentes qualités et plus encore par ses malheurs avaient grandement servi à assurer ce résultat.

Quelque temps après, on n'eût guère trouvé dans le pays que deux personnes qui eussent conservé leurs soupçons et deviné en partie la vérité. C'étaient le prévôt de Derval et le bailli de Pierric, qui, en soumettant au travail rétrospectif de la réflexion la scène dont ils avaient été témoins dans la salle de justice, avaient, mais chacun à part soi, car ils n'avaient eu garde de se communiquer leurs pensées, trouvé plus qu'étrange la terrible émotion du comte d'Erbray à l'arrivée de Lalandec, et la froide répulsion de ce dernier pour le comte. Mais ils avaient gardé le silence, l'un par amitié pour la famille, l'autre par devoir, et même ils n'avaient pas peu contribué à enlever toute créance aux commentaires par l'apparent mépris avec lequel ils les traitèrent lorsqu'il en fut question devant eux. Le comte d'Erbray avait donc en partie atteint son but, et s'il n'avait pas sauvé sa vie, il avait du moins préservé sa mémoire et son nom de toute flétrissure.

D'un commun accord, Erbray avait été déserté. Mais Lalandec s'était établi à Montbrun avec Edouard et il avait été convenu qu'après la célébration du mariage de Marguerite, qui devait avoir lieu à l'expiration du deuil de son neveu, il continuerait d'y vivre avec ses enfants. Rien ne manquait à son bonheur, maintenant qu'il avait reconquis sa place au milieu des siens, non plus qu'à celui de Marguerite. Mais on n'en pouvait dire autant d'Edouard.

Si la blessure qu'il avait reçue à l'épaule s'était vite cicatrisée, il n'en était pas de même de celle, plus profonde, qu'il

portait au cœur. Elle saignait toujours, et il n'avait fallu rien moins que les soins dont l'entoura Lalandec et l'amour de Marguerite pour le sauver du désespoir. Maintenant encore, bien que son deuil extérieur touchât à sa fin, il ne pouvait entendre prononcer le nom de son père, ni même songer au malheureux vieillard sans éprouver une émotion dont il avait peine à maîtriser la violence.

Un seul événement était venu, trois mois après la mort du comte, troubler un instant le bonheur sans mélange que l'on goûtait à Tréveneuc et à Montbrun. C'était une lettre de Léna annonçant la mort de Pharold. Le dernier vœu du bohémien n'avait pu s'accomplir. Il n'avait pas revu la terre de ses ancêtres. La maladie l'avait arrêté sur la route, dans un village hongrois, une maladie étrange, au dire de Léna, car, sans qu'en en pût découvrir la cause, ses forces s'étaient insensiblement affaiblies, et après avoir languï pendant un mois, il s'était un jour éteint sans souffrance dans les bras de la jeune femme.

Malgré son apparente vigueur, était-il déjà parvenu au terme naturel de son existence, et comme il arrive souvent chez les hommes vivant de la vie sauvage, ses forces, après s'être conservées jusqu'à la fin dans leur plénitude, s'étaient-elles subitement affaïssées? Les fatigues surhumaines qu'il avait endurées dans sa lutte contre le comte d'Ebray, jointes à celle d'un si long voyage, l'avaient-elles épuisé? Ou ces pressentiments sinistres, dont il avait l'esprit frappé, avaient-ils hâté sa mort? Nous ne pourrions le dire; mais il mourut du moins heureux et consolé, car jusqu'au dernier instant Léna l'entoura des soins de l'amour le plus dévoué, et il eut la certitude, avant d'expirer, que la jeune femme trouverait une hospitalité fraternelle dans la tribu qui l'avait recueilli sous ses tentes.

Quant au colonel d'Availles, on pouvait dire que maintenant il faisait partie de la famille d'Edouard. Il n'était parti de Tréveneuc qu'après la complète guérison de son ami, et depuis lors il avait déjà trouvé moyen d'y revenir deux fois. L'attrait qui l'y ramenait, on le devine sans peine, c'était Isidora, et il n'était pas homme à savoir le cacher. Aussi, depuis quelque temps, était-il grandement question, dans le pays, de son mariage avec la jeune fille.

Mais malgré les encouragements de toute sorte qu'il recevait d'Edouard, et même de Mme de Tréveneuc, il n'avait pu vaincre encore la timidité que lui inspirait sa laideur, et pas plus que le premier jour, il n'eût osé avouer ses sentiments.

Bien qu'elle s'en défendit avec chaleur lorsqu'on l'attaquait sur ce chapitre, Isidora en marquait de l'impatience et un peu de dépit. Au dire d'Edouard, elle en pleurait même quelquefois.

C'était à ce point que les choses en étaient arrivées, un soir que d'Availles, dont le second voyage touchait à son terme, se trouvait avec toute la famille dans le grand salon du château de Tréveneuc. Isidora et Marguerite étaient assises dans l'embrasure d'une fenêtre, avec Edouard et Lalandec, tandis qu'un peu plus loin d'Availles causait avec la marquise.

Dans le groupe où se trouvaient les deux jeunes filles, la conversation roulait sur le prochain mariage de Marguerite et sur les dispositions à prendre pour la cérémonie.

—Et vous, Isidora, dit brusquement Lalandec, vous ne voulez donc pas vous marier?

—Moi! répliqua la jeune fille en rougissant. Qui vous le fait croire?

—C'est que les choses n'en prennent guère la tournure.

—Comment cela?

—Vous refusez toutes les propositions qui vous sont faites, même les plus convenables et les plus avantageuses.

—Oh! ce n'est pas une raison cela, dit Edouard en riant, et si vous voulez savoir pourquoi Isidora ne se marie pas, je vais vous le dire?

—Edouard! s'écria la jeune fille dont le visage s'empourpra de plus belle.

—C'est, poursuivi impitoyablement le jeune homme, parce qu'elle n'aime pas ceux qui demande sa main, et que celui qu'elle pourrait aimer ne la demandant point, elle ne peut cependant pas la lui offrir elle-même.

—Est-ce vrai, Isidora? demanda Lalandec en souriant.

Et la jeune fille gardant le silence, Edouard répondit pour elle, en regardant d'Availles:

—C'est si vrai, que je pourrais très-bien citer celui dont je parle, et que je puis, si vous le désirez, vous dire son nom à l'oreille.

—Edouard, dit d'un ton blessé Isidora très-émue, cessez cette plaisanterie, je vous prie. Elle est du plus mauvais goût.

—Soit, repartit Edouard. Mais alors, ce nom, je le dirai tout haut: c'est...

Mais, avant qu'il ne pût achever, Isidora s'était levée brusquement et avait quitté le salon pour donner libre cours aux larmes qui la suffoquaient.

—Pourquoi tourmentez-vous de la sorte ma pauvre Isidora? dit Mme de Tréveneuc un peu contrariée. Ce n'est pas généreux à vous, Edouard. Vous voyez pourtant que, ce qui n'est à vos yeux qu'une plaisanterie, elle le prend au sérieux.

Et Isidora n'était pas seule à le prendre ainsi. Car le colonel d'Availles, qui avait tout entendu et que l'émotion de la jeune fille avait profondément troublé, s'avança alors vers son ami.

—Expliquez-vous, Edouard, lui dit-il un peu sèchement. A la façon dont vous affectiez de me regarder tout à l'heure, vous sembliez donner à entendre...

—Que c'était de vous que je parlais? interrompit le jeune homme en souriant du succès de sa ruse. Voulez-vous que je vous le dise franchement? Eh bien! oui, c'était de vous.

Et voyant le visage de la marquise devenir sérieux.

—Ne vous fâchez pas, chère tante, reprit-il vivement. D'Availles aime Isidora, il ne peut le nier; mais il l'aime d'une façon si singulière, qu'ils auraient fini par se rendre malheureux tous les deux, si je ne l'avais contraint à cette explication. Il ne peut pas s'imaginer qu'Isidora puisse répondre à ses sentiments!

—Eh! comment le pourrais-je? dit tristement d'Availles.

—Comment! s'écria Edouard. Vous lui ferez bien, je suppose, l'honneur de la croire sur parole. Mais, pour le savoir, encore faut-il le lui demander. Voulez-vous y aller?

D'Availles pâlit; et, après un instant d'hésitation:

—Me le permettez-vous, madame? dit-il d'une voix émue en se tournant vers Mme de Tréveneuc.

—Il le faut bien, répondit la marquise avec une ironie amicale, puisque cette preuve seule peut vous convaincre.

Le colonel partit avec une précipitation qui amena un sourire sur toutes les lèvres, même sur celles de Marguerite, et il n'eut pas besoin, pour trouver Isidora, de demander où elle était allée.

Il connaissait de longue date un petit salon attendant à la bibliothèque et la retraite favorite de la jeune fille. Ce fut de ce côté qu'il se dirigea.

N'obtenant pas de réponse après avoir discrètement frappé, il ouvrit la porte et entra. Isidora était debout auprès d'une fenêtre, étouffant dans son mouchoir le bruit des sanglots qui la suffoquaient. Elle tressaillit en apercevant d'Availles, et, se détournant vivement pour cacher ses larmes :

—Laissez-moi, je vous prie, colonel, dit-elle d'une voix à peine distincte. J'ai besoin d'être seule.

Mais d'Availles n'obéit pas. Il s'avança jusqu'à la fenêtre, et, prenant la main d'Isidora :

—Isidora, dit-il, du jour où je vous ai vue, je vous ai aimée comme on n'aime qu'une fois dans la vie. Mais je vous aimais sans oser espérer que vous pourriez jamais répondre à mon amour. Tout à l'heure, on vient de me dire que cet espoir m'était permis. Ai-je été inusé de le croire, ou ne m'a-t-on pas trompé?... Isidora, ne me renvoyez pas sans m'avoir répondu !

Isidora ne répondit pas, cependant. Mais le tremblement de sa main dans celle du colonel, le regard qu'elle tourna vers lui en rougissant, valaient la plus éloquente réponse ; et lorsque, le lendemain, le bruit se répandit qu'au lieu d'un mariage, la chapelle de Tréveneuc en verrait deux le même jour, le bruit, cette fois, était fondé.

A quelques jours de là, une des amies d'Isidora, en visite à Tréveneuc, interrogeait curieusement la jeune fille à ce sujet.

—Est-ce possible, lui demanda-t-elle en riant d'un air incrédule, on prétend que vous allez épouser le colonel d'Availles.

—Pourquoi non ? répondit Isidora d'un ton piqué.

—Vous l'épousez ! s'écria la jeune fille stupéfaite. Ah ! grand Dieu ! comment, vous si jolie, pouvez-vous prendre un mari si laid !

—Si laid ! répliqua vivement Isidora ; mais je le trouve très-beau, je vous assure.

Et non-seulement elle pensait ce qu'elle disait, mais elle eut l'esprit de persister dans son opinion jusqu'au dernier jour de sa vie.

FIN

## AU PUBLIC.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un nouvel ouvrage. C'est une œuvre remarquable à tous égards et nous la croyons appelée à un immense succès. Nous demandons pour ce nouveau roman une part de collaboration de notre public, en le priant de nous aider à répandre notre Journal.

## GEORGE et LOUISE.

XVI

(Suite.)

George était devenu tout rouge ; il nous regardait l'un après l'autre, et puis tout à coup il s'écria :

—Eh bien oui, nous nous aimons !... Oui, je l'aime !... Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier... Non !... toujours je l'ai aimée ! Même lorsque je croyais la haïr, parce qu'on m'avait élevé dans cette idée, je l'aimais déjà... Je criais contre elle, et j'en voulais à ceux qui me donnaient raison. Mais je me défendais... je cachais tout là !... dit-il en posant un doigt sur son cœur. Seulement, depuis la voiture de regain, vous vous rappelez, monsieur Florence, depuis ce jour-là, c'est fini, je ne pense plus qu'à elle !...

Il avait des larmes dans les yeux ; il me tenait la main, et je voyais qu'il avait envie de m'embrasser.

—Ah ! dit-il, que j'étais malheureux !... que je m'en voulais d'aimer la fille de l'oncle Jean ; comme je me maudissais moi-même ; comme je me traitais de lâche ; comme je courais à droite et à gauche dans les bois, en me répétant : " Le vieux a volé ton père !... Le vieux ne pense qu'à ta ruine !..." Et je devenais méchant !...—Que voulez-vous, ça me suivait partout ; ça m'entraînait tout doucement comme une vrille dans le cœur... Je n'en pouvais plus !... Je la voyais toujours : au bois, au village, derrière la haie de leur jardin, dans les blés, à sa fenêtre... A la fin j'ai vu qu'elle était comme moi, monsieur Florence ; sans nous chercher, sans nous dire un mot, sans nous regarder, sans avoir l'air de nous connaître, nous étions partout ensemble.—Oui, oui, nous nous aimons ! cria-t-il d'une voix terrible, en frappant le plancher de son bâton ; Louise m'aime !... Elle m'aime... et je l'aurai !...

Il était devenu comme fou ; on aurait dit un de ces éperriers qui secouent leurs plumes le matin, en poussant leur cri de guerre. J'en étais épouvanté.

—Mais George, au nom du ciel, lui dis-je, ne crie pas si haut, tout le village va t'entendre !... Et puis tu dis : — Je l'aurai ! je l'aurai ! — mais le garde général ?

—Le garde général, s'écria-t-il en levant les mains d'un air de pitié ; le garde général... pauvre diable... qu'il vienne !... qu'il vienne !... Ah ! ah ! ah !

—Et l'oncle Jean ?

—L'oncle Jean a battu sa fille... Il veut la sacrifier à sa haine... Elle m'aime plus que lui... C'est moi qu'elle aime... Vous le savez bien... Vous l'avez dit...

—Sans doute !... Mais ton père, malheureux ? Tout est contre toi, tout !...

—Écoutez, monsieur Florence, dit-il brusquement, vous êtes un honnête homme, vous !... Parce que ces deux vieux se haïssent depuis trente ans, à propos d'une vieille baraque ; parce qu'ils se souhaitent la ruine ; parce qu'ils ne peuvent se voir sans frémir, nous devrions faire comme eux ; nous devrions continuer de père en fils à nous ruiner, à nous décrier, à nous mettre des bâtons dans les roues, à nous aigrir le sang, à nous détruire les uns les autres !... Vous croyez ça, vous, monsieur Florence ?... Vous trouvez ça juste ?...

—Non, George, non, je ne dis pas ça, bier au contraire ; mais...

—Il n'y a pas d'autre raison que le bon sens, dit-il ; Louise m'aime... je l'aime !... Eh bien, nous nous marierons ensemble, et nous serons heureux.... C'est clair ça !... Que les autres fassent ce qu'ils voudront ; c'est leur affaire.

En même temps il sortit. Je le rappelai :

—George !

Il remonta deux marches.

—Où vas tu ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

—Je vais déclarer la chose à mon père tout de suite.

—Mais tu ne parleras pas de moi....

—Non... non.... soyez tranquille, dit-il en descendant ; ça me regarde seul !

Et il partit.

Malgré mon mal de reins, je ne pus m'empêcher d'aller regarder à la fenêtre. Il remontait lentement la rue, son gros bâton à la main et la tête penchée, puis il entra hardiment chez eux.

Alors je vins me rasseoir tout inquiet ; et pendant le déjeuner, jusqu'au moment de l'école, je ne fis que me représenter ce qui se passait là-bas : le terrible orage qui dans ce moment même éclatait entre le père et le fils, aussi hardis, aussi durs, aussi tenaces dans leurs idées l'un que l'autre. Tantôt je me disais que le père, affaibli par l'âge et les fatigues, céderait ; tantôt qu'il ne lâcherait pas et jetterait son fils à la porte.

Ces deux idées allaient et venaient dans ma tête. Enfin, vers sept heures, regardant encore une fois à la fenêtre et voyant la rue tranquille, je descendis faire ma classe du matin.

Pendant l'école je restai tout le temps dans ma chaire, et je vis avec plaisir que pas un de mes élèves ne paraissait content de ce qui m'était arrivé : leurs parents avaient tous donné tort à M. Jean ! et puis tous ces enfants m'aimaient, ils prenaient parti pour moi ; de temps en temps ils m'observaient par-dessus leurs livres, mais aussitôt que je les regardais, ils baissaient les yeux, dans la crainte sans doute de m'humilier.

D'autres instituteurs les auraient peut-être vus rire, car les enfants sont remplis de malice à l'égard de ceux qu'ils ne reconnaissent pas tout à fait juste, mais moi j'eus la grande satisfaction de les retrouver de mon parti, contre celui qui m'avait maltraité.

Tout se passa donc dans l'ordre ordinaire ; et mon école finie, je n'eus qu'à jeter un coup d'œil dehors, pour me convaincre qu'une grande agitation régnait au village. Depuis le matin différentes nouvelles s'étaient répandues ; les voisins et les voisines parlaient sur leurs portes ; les femmes en bas criaient, les filles en haut écoutaient aux fenêtres. On commentait la maladie de Louise, le départ du vieux Dominique pour chercher un médecin ; on savait que Louise voulait retourner au couvent de Molsheim, pour ne pas épouser M. Lebel, et que son père l'avait battue ; on savait tout et l'agitation augmentait.

J'entendais la grand'mère Bouveret, notre voisine, crier dans la rue :

—La pauvre enfant aime mieux s'enterrer vivante dans un couvent, que d'épouser le rougeaud... et son père l'a battue !... Ah ! mauvais calotin, tu serais depuis longtemps au bout d'une corde, s'il y avait encore une justice dans ce monde ; mais les hommes n'ont plus de cœur, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, tout le reste leur est égal !... Et ce garde général Lebel, en voilà un beau merle pour Mlle Louise... Oui... oui... c'est du propre !... Attends, on l'a faite pour toi, mauvais muscadin !... Depuis l'arrivée de cet aristocrate au pays, on ne parle plus que de procès-verbaux ; c'est lui qu'on devrait assommer et jeter à la porte, et non pas ce pauvre M. Florence, cet homme du bon Dieu, qui n'a jamais seulement osé claquer une puce !

Elle avait une voix criarde qui s'entendait d'un bout de la rue à l'autre, et levait son poing maigre en l'air, comme pour menacer la maison de M. Jean.



—Elle m'aime... et je l'aurai ! (Page 268, col. 2.)

Son fils, Nicolas Bouveret, le menuisier, cherchait à l'apaiser en lui disant :

—Taisez-vous, grand'mère, taisez-vous ; ne dites pas de ces choses-là ; nos messieurs l'apprendraient, et ça pourrait tourner mal pour vous !

—Je me moque bien d'eux ! criait-elle encore plus haut. Ce n'est pas eux qui m'empêcheront de rouir mon chanvre, de le filer et de conduire mes cadèvres à la pâture.... Qu'est-ce qu'ils peuvent me faire ? Est-ce qu'ils me donnent de l'ouvrage ? Est-ce que je leur dois de l'argent, moi ? Qu'on aille tout leur rapporter, tant mieux ! Je dis que c'est une honte de forcer une jeune fille d'épouser un homme qu'elle n'aime

pas.... Je le dirais à Jean Rantzau lui-même ; il n'a qu'à venir, ce n'est pas Nanette Bouveret qui se gênera devant lui.

Elle continuait ainsi sans se lasser ; plus loin, d'autres, encouragés par cette vieille, criaient aussi ; le village était en révolution à cause de Louise ; et je vis alors pour la première fois que toutes les femmes se soutiennent contre les hommes.

Marie-Anne avait aussi repris courage, voyant bien que tout le pays était avec nous ; ses craintes tournaient en colère.

—C'est maintenant, Florence, disait-elle, qu'on reconnaît le doigt de Dieu. Ce vieil avare si dur, à force de mauvaises actions, s'est attiré tout le monde sur le dos. Qu'il vienne nous attaquer avec son M. Lebel ; qu'il vienne nous ôter notre place, la montagne descendra pour nous soutenir.

L'exaltation la gagnait à force d'avoir eu peur, et j'étais orcé de la calmer, en lui disant que ma place à la mairie dépendait de M. Jacques seul ; que tous les maires choisissent ceux qui leur conviennent pour ce poste, sans avoir à donner aucune explication, et que je n'avais donc rien à craindre de M. Jean.

—Taut mieux, Florence, disait-elle, taut mieux !.... Mais il t'a battu et je voudrais le voir sur la charrette.

Les femmes n'ont pas de modération ; le mieux est de ne pas leur répondre, car elles trouvent toujours des raisons pires les unes que les autres, et cela n'en finirait jamais. Je pris donc mon mal en patience, l'écartant pendant tout le dîner s'emporter contre M. Jean et lui prédire sa perte prochaine, ce qui du reste ne pouvait lui faire aucun mal.

Les choses continuèrent de la sorte, en augmentant partout jusqu'au soir, et ma classe de l'après-midi fut interrompue bien des fois, par les propos violents des femmes qui passaient devant mes fenêtres, allant jusqu'à dire qu'il fallait enfoncer la porte du vieux Rantzau et délivrer sa fille. M. Jean les avait sans doute, car plus d'un des siens lui rapportait les paroles de ses ennemis ; mais cet homme orgueilleux n'était pas de ceux qui se laissent intimider par des menaces, ou qui renoncent facilement à ce qu'ils veulent ; il le montra bien un jour.

A cinq heures, au moment de fermer mon école, la servante de M. Jacques vint me prévenir que M. le maire avait à me parler. Je partis toute de suite ; quelques voisins voulaient m'aider à marcher, mais je m'y rendis seul, en les remerciant.

La maison de M. Jean Rantzau était silencieuse, celle de M. Jacques aussi. J'entrai dans la salle à droite, où M. le maire me faisait quelquefois rédiger ses actes. Il était là seul, assis devant son grand bureau noir, une jambe à cheval sur l'autre, les joues longues et l'air défait ; on aurait dit qu'il avait vieilli de dix ans.

—Ah c'est vous, Florence, dit-il. Tenez, regardez-moi ça !

Il me tendait un papier de son frère Jean, un papier timbré, invitant M. le maire à faire afficher le jour même l'annonce du mariage de M. Paul-Lucien Lebel, garde général des eaux et forêts au village des Chaumes, avec Mlle Louise-Amélie Rantzau, fille unique de Jean Rantzau, propriétaire au même endroit.

J'étais devenu tout tremblant ; cela me paraissait impossible, abominable. M. Jacques me regardait avec ses grands yeux gris-jaune ; et comme je restais là, confondu, il me dit :

—Que pensez-vous de ça ?

—C'est terrible, lui dis-je.

—Oui, vous avez raison, fit-il ; mon frère, pour me ruiner vend sa fille au garde général ; il sacrifie Louise à sa vengeance ! L'autre accepte tout, promet tout, il fera les procès-verbaux qu'on voudra ; il faut être un fameux misérable, pour conclure des marchés de ce genre ; il faut avoir bien envie de s'enrichir.... C'est triste.... bien triste !...

Je ne répondais rien.

—Vous pouvez écrire, Florence, dit-il, l'affiche sera posée ce soir même, tout le monde la verra.

Je m'assis donc, et, les yeux troubles, j'écrivis l'affiche de ma plus grosse écriture, avec la date et le reste.

M. le maire rêvait ; il avait sa tabatière et son mouchoir sur le bureau, sous la main, et regardait vers la fenêtre d'un oeil vague. Quand j'eus fini, il jeta lui-même quelques grains de tabac sur l'écriture et se mit à relire l'acte, puis il me dit :

—C'est bien ça ! Posez le cachet de la mairie.

C'est ce que je fis. Il signa, et me rendant le papier.

—Oui, Florence, dit-il, c'est fort d'assister soi-même à des marchés honteux, passés en vue d'atteindre votre propre ruine, c'est fort, n'est-ce pas ? Eh bien, mon ami, ce n'est encore rien auprès de ce qui me reste à vous dire, non, ce n'est rien ! Mon Dieu, ce coup du frère Jean m'aurait forcé de renoncer à mon commerce de bois, voilà tout ! J'en ai bien assez !... J'aurais loué mes scieries et fait autre chose. Mais, s'écria-t-il, ce que vous ne croiriez jamais, Florence, ce que je n'ose dire qu'à vous, un véritable honnête homme, c'est que mon fils.... George.... aime la fille d'un brigand pareil !...

La voix montait ; il avait une voix tonnante dans cette grande salle vide ; et moi je disais, ayant l'air de m'étonner :

—Comment, monsieur le maire... est-ce possible ?...

—Oui, s'écria-t-il, c'est possible, c'est vrai !.... Lui-même, entendez-vous, lui-même ce matin est venu me faire cette déclaration.

Et je baissais les yeux, n'osant le regarder, car ses joues se plissaient, ses mâchoires se serraient, et son grand nez touchait presque son menton à force d'indignation, il dit :

—Voilà ce qui m'attendait à la fin ! Mon fils veut épouser la fille de ce cafard, de cet être plat, qui m'a volé la maison de mon père, devenu vieux, sourd et coureur d'eau bénite ; la fille de cette abominable hypocrite, qui n'avait jamais à la maison qu'un mot à la bouche : " Oui, papa !... Vous avez raison, papa !... C'est juste, papa !..." et qui flattait le pauvre homme dans ses idées dévotieuses, en disant toujours : " Amen, papa, amen !..." Ah ! le gueux, il savait bien ce que tout cela devait lui rapporter ! Tandis que moi, mille tonnerres, je ne pouvais pourtant pas faire ça ! cria-t-il en donnant un coup de poing furieux sur la table ; je ne pouvais pas dire du matin au soir : — Oui, papa !... Amen !... Dieu vous bénisse !... — Ça n'aurait retourner le cœur : je ne pouvais pas !... Il a tout attrapé par ce moyen, et moi j'ai en ric-à-rac ce qu'on ne pouvait pas m'ôter, ce que la loi forçait de me donner ; sans ça le cafard, qui parlait toujours de son droit d'aînesse, m'aurait dépouillé jusqu'à la dernière chemise.

Sa figure en disant cela était épouvantable, et malgré tout, oui, je comprenais alors mieux sa haine, sa colère ; je sentais qu'il n'avait pas tout à fait tort.

—A vous, Florence, cria-t-il, je peux dire ça ! Je n'en ai

jamais parlé qu'à mon fils ; mais vous êtes un ami, plus qu'un ami ! Voilà comment il m'a volé !...

Je ne disais rien, restant les yeux baissés et troublé jusqu'au fond de l'âme.

Après ce grand éclat il se calma un peu et dit en prenant une prise avec une sorte de rage :

—Oui... Et maintenant mon fils aime la fille de ce bandit... Avez-vous jamais entendu parler d'un malheur pareil ? Il l'aime !... Oh ! depuis longtemps, Florence, je m'en méfiais, je voulais le faire partir... Il l'aime !... Il veut l'épouser !

Sa colère recommençait, et je ne pus m'empêcher de dire, tout désolé :

—Mais, monsieur le maire, malgré tout, c'est pourtant une bonne fille, une excellente enfant...

—Hé ! s'écria-t-il en s'empoignant les cheveux avec désespoir, qui est-ce qui vous dit le contraire ? mais c'est la fille de Jean !..

Alors, je ne dis plus rien, sa désolation me touchait ; et qu'est-ce que j'aurais pu dire ? des mots !... A quoi cela aurait-il servi ?

Il se tut longtemps ; et recommençant d'une voix étouffée :

—Oui, George m'a dit ça, fit-il ; et je lui ai donné jusqu'au soir pour changer d'idée, ou pour s'en aller d'ici... Douze heures !... Il renoncera, ou je n'aurai plus de fils !... Je serai seul, toujours seul !...

La manière dont il disait ça m'arrachait presque des larmes, j'avais envie de sangloter.

—Il faudra qu'il m'arrive comme au grand-père, qui est mort sans enfants, après en avoir eu douze ; moi je n'en ai qu'un, et je les perds tous à la fois ; je voudrais bien savoir où je l'ai mérité.

Dans ce moment George passait devant les fenêtres, et M. Jacques, sans se détourner, dit :

—Le voilà.

La porte de l'allée s'ouvrit, puis celle de la chambre ; c'était lui !... Il s'avança jusque près du bureau, et son père, d'une voix enrouée, lui demanda :

—Eh bien ?

—Eh bien, dit-il, j'ai réfléchi : c'est décidé... ça reste décidé... Je ne peux pas changer.

—Alors tu pars ?

—Non !...

—Tu veux rester dans ma maison, malgré moi ? dit le père en le regardant avec de mauvais yeux.

—Je n'ai pas dit cela, répondit George d'un ton ferme. Vous êtes le maître chez vous, mon père ; si vous m'ordonnez de sortir, je sortirai ; mais je ne quitterai pas le village, j'irai m'établir à l'auberge et ça fera du scandale.

Le vieux frémit !

George était rouge sous sa petite barbe crépue, jusque derrière les oreilles ; il avait les yeux et le cou pleins de sang ; mais il restait maître de lui ; son père, assis dans son fauteuil, la tête penchée, réfléchissait ; et moi, dans le fond j'aimais cet homme, ma poitrine, en voyant son chagrin épouvantable, ma poitrine éclatait ; j'avais mal !

—Ah ! dit-il lentement, quel malheur !... Parlez-lui donc, Florence ; dites-lui qu'il ne peut pas épouser cette fille... Que

je ne peux pas aller la demander pour lui... Que c'est impossible !

—Je ne vous demande pas ça non plus, mon père, répondit George. Je vous ai dit : " J'aime Louise ; Louise m'aime !... " Nous nous sommes défendus longtemps tous les deux ; mais " c'est fini, nous nous aimons !... Vous ferez ce que vous voudrez... et l'oncle Jean aussi fera ce qu'il voudra ; mais si " l'on force Louise d'en épouser un autre, foi de Rantzau, il " arrivera de grands malheurs ! " Voilà ce que je vous ai dit, mon père, et ce sera ! Maintenant, voulez-vous que je quitte votre maison ?...

—Non ! dit le vieux sans bouger, ça ferait plaisir à l'autre ; reste !... Mais nous vivrons ensemble comme deux étrangers.

—C'est bien, mon père, fit George.

Il allait sortir, lorsque la mère, la pauvre femme qui depuis tant d'années ne sortait jamais de sa cuisine, et qui même les grands jours de fête se tenait debout derrière la chaise de son mari, pour le servir, la pauvre mère entra comme une perdue, le tablier sur les yeux, poussant un cri déchirant :

—Rantzau !

Elle ne put en dire davantage : le vieux, sans tourner la tête ni la regarder, lui montra la porte ; elle rentra dans la cuisine en silence ; George la suivit lentement, et la porte se referma. Le père, lui, restait là dans son fauteuil, penché, les yeux à terre.

Je compris alors les grandes douleurs humaines.

Au bout de quelques minutes, comme nous étions dans le silence, il se leva, alla vers l'armoire, et tira d'une corbeille la petite clef des affiches, en me disant :

—Venez, Florence !

Nous sortîmes ensemble jusqu'à la mairie ; il mit lui-même l'affiche dans le cadre et referma la grille. Ensuite, me souhaitant le bonsoir, il retourna chez lui, et j'allai chez nous.

## XVII

Depuis l'apposition de cette affiche à la mairie, de jour en jour la maladie de Louise devenait plus grave et retardait le mariage. Des médecins arrivaient de toutes les communes environnantes, et tenaient conseil entre eux : c'était M. Bourgard, de Sarrebourg, homme d'une grande expérience et connu de tout le pays, M. Virlet, de Blâmont, M. Saucerotta, de Lunéville, enfin tous les meilleurs médecins à dix lieues des Chaumes.

On les regardait aller et venir, aucun bruit de leurs consultations ne se répandait au village.

M. le garde général venait de prendre un congé, soi-disant pour aller chercher ses papiers. C'était le garde à cheval Caille, de Saint-Quirin, qui le remplaçait.

L'automne alors était venu, avec sa grande mélancolie, ses grands coups de vent qui passent dans les bois et nous annoncent l'hiver.

Moi, j'allais tous les jours chez M. le maire après l'école, faire mon service de secrétaire communal. M. Jacques avait son rhumatisme ; il souffrait en silence, la jambe sur un tabouret, le coude sur son bureau et les yeux tournés vers la fenêtre, où tombaient à chaque coup de vent les feuilles jaunes de la vigne du pignon, et quelques brius de paille du hangar. Tout



semblait s'en aller ; les grands peupliers qui longent la route faisaient entendre leur murmure sans fin.

Nous étions là tous les deux ; j'écrivais et lui rêvait ; tous deux quelquesfois et disant d'une voix eourouée :

—Je me fais vieux, Florence, je me fais vieux !... J'ai trop travaillé !... et pour qui ?...

A quoi je répondais :

—Ah ! monsieur le maire, vous aurez encore de beaux jours...

—Jamais, disait-il, jamais, c'est fini !...

George, le soir, en revenant de visiter leurs coupes et leurs scieries, passait devant les fenêtres en détournant la tête ; le père et le fils n'avaient plus l'air de se connaître ; et la mère, toujours les yeux rouges, portait en haut ses repas au garçon.

M. Jacques une fois, une seule fois me dit avec amertume.

—Florence, maintenant j'ai deux frères Jean : l'un dedans et l'autre dehors ! La maison n'est plus à moi, je ne suis plus maître ici.

L'indignation et la douleur perçaient malgré lui dans ses moindres paroles ; et toujours il finissait par dire :

—Ah ! si j'étais seulement couché sur la colline avec les anciens. Ils dorment eux, ils ne savent plus rien de ce monde !

Mais si M. Jacques souffrait, de l'autre côté de la rue c'était encore bien pire. Chaque fois que je passais, derrière le treillis du jardin, devenu transparent par la chute des feuilles, je voyais M. Jean, en longue camisole de laine grise, se promener dans les allées lentement, la tête nue. Qu'il fit du vent ou de la pluie, qu'un dernier rayon de soleil tombât entre les arbres dépouillés, M. Jean se promenait toujours, ne pouvant vivre dans sa maison, où la vieille garde-malade Simone, la servante Rosette et les médecins étaient devenus maîtres.

Cet homme dur s'affaissait ; il se promenait le dos voûté ; son nez se recourbait, comme on raconte des vieux aigles, qui finissent ainsi par ne plus pouvoir ouvrir le bec et meurent de faim, punition naturelle de leur férocité et de leurs carnages.

En voyant cela, je pensais tristement :

—Ah ! tu l'as bien mérité, barbare, et tu le mérites encore tous les jours, par ton obstination à vouloir marier ta pauvre enfant, ta propre fille, ton propre sang, avec un être qu'elle ne peut voir. Ah ! tu mérites ton sort, et je ne te plains pas, l'orgueil et la haine méritent ce châtement.

C'est ce que je me disais.

Et dans ce temps, un soir, je le vis prier à l'église ; cette fois il priait bien, regardant la terre ; ce n'était plus de la comédie, et je pensai : " Il faut que l'état de Louise soit bien grave ; pour qu'un pareil homme prie, il faut des choses extraordinaires ! " J'étais allé chercher après l'école un cahier de musique que j'avais oublié le matin à l'orgue ; et regardant de là-haut, dans notre petite église froide et sombre, cet homme terrible agenouillé et priant tout seul, sa tête chauve sur ses mains jointes, au milieu du grand silence, ces idées me poursuivaient ; j'élevais ma prière à l'Éternel, pour le salut de ma chère élève, étant convaincu que sa position était presque désespérée.

Je ne me trompais pas ; en arrivant chez nous, la première chose que Marie-Anne me dit, ce fût :

—Tu sais, Florence, que tous les médecins ont abandonné

Louise, et qu'un autre grand médecin de Nancy, M. Ducoudray, doit venir ?

—Non, je ne le savais pas, lui répondis-je ; mais j'avais là quelque chose, un poids sur le cœur qui m'avertissait d'un danger : ce devait être cela.

Et j'entrai dans mon cabinet, plus triste et plus rêveur encore que d'habitude.

Nous ne parlâmes pas de cela pendant le souper, mais chacun y pensait, chacun faisait des vœux pour la pauvre enfant que nous avions vue si jeune, si belle, si douce, si bonne pour nous et pour les pauvres, et maintenant à la dernière extrémité.

Le soir, en me couchant, je priai pour elle ; et le lendemain le grand médecin arriva ; tous les autres se réunirent.

C'était à la fin de l'automne, le temps s'était remis au beau, après de grandes pluies ; les arbres n'avaient plus de feuilles ; on n'allait plus à la pâture, parce que les pieds des animaux défonçaient les prairies humides, et l'école était pleine d'enfants.

Tout le village savait ce qui se passait chez M. Jean ; tout le monde s'en inquiétait.

Or, l'école du matin étant finie, vers onze heures, je venais de remonter dans notre chambre et la table était mise, nous allions dîner, quand tout à-coup Mlle Rosette, la servante de M. Jean, entra, criant d'une voix lamentable :

—Monsieur Florencé, venez à la maison, on a besoin de vous ; M. Ducoudray, le médecin de Nancy, veut vous voir, il veut vous parler.

—A moi ? lui dis-je étonné. Vous vous trompez, Rosette : qu'est-ce qu'un si grand savant peut avoir à dire au pauvre maître d'école des Chaumes ?

—Non ! non ! je ne me trompe pas, s'écria-t-elle. C'est M. Florence l'instituteur que ces messieurs demandent. Venez... venez vite !

Figurez-vous ma surprise ! — Ayant déjà mis ma camisole pour dîner, je décrochais ma capote derrière l'armoire, lorsque Marie-Anne entra en criant :

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra au sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1950 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.